

Jan Sebestik

Thomas Garrigue Masaryk ou le positivisme détourné¹

L'histoire retiendra deux personnes qui ont porté le nom de Masaryk. Disons d'abord quelques mots de Jan, fils de Thomas. Il fut le ministre tchécoslovaque des affaires étrangères, d'abord en exil à Londres pendant la deuxième guerre mondiale, ensuite à Prague. En février 1948 survient le coup de Prague : après la démission des ministres démocrates, le Parti communiste s'installe au pouvoir, mais Beneš, isolé, reste président de la république encore un peu plus de deux mois (il est mort en septembre de la même année) et Jan Masaryk est toujours ministre. Deux semaines après la prise du pouvoir, le matin du 10 mars, il est trouvé mort dans la cour du Palais Černín, siège du ministère où il a son l'appartement privé. Suicide ou meurtre ? Un léger doute subsiste, mais l'assassinat par les services secrets soviétiques semble de loin le plus probable.

Le père, Thomas Garrigue Masaryk (1850-1937), fut successivement apprenti forgeron, lycéen au lycée allemand de Brno, étudiant de philosophie à l'Université de Vienne chez Brentano, professeur de philosophie, homme politique tchèque, député au parlement de Vienne, traître à l'Empire austro-hongrois, fondateur et premier président de la République tchécoslovaque, et pendant toute sa vie, philosophe, sociologue et le grand inspirateur de la vie culturelle tchèque. Il est et reste le personnage clé de la philosophie et de la culture tchèque malgré les quarante ans du régime communiste pendant lesquels sa mémoire fut effacée de la conscience nationale (à l'exception de quelques années qui ont précédé et suivi le printemps de Prague).

Est-il vraiment philosophe ? Avec son maître Brentano dont il estimait la personnalité et l'*éthos* philosophique, il partage l'aversion pour l'idéalisme allemand et se tourne vers les Français, en particulier vers Auguste Comte, et vers les Britanniques Hume et John Stuart Mill. Après sa

¹ . A paraître dans les Actes du colloque *Auguste Comte aujourd'hui* (Cerisy-la-Salle, juillet 2001), organisé par M. Bourdeau, J.-F. Braunstein et A. Petit.

thèse de doctorat, il passe une année à Leipzig pour travailler avec Wilhelm Wundt. En 1876, il y rencontre Husserl, qui est de 9 ans son cadet, et les deux Moraves se lient d'amitié. C'est aussi à Leipzig que Masaryk fait connaissance avec sa future femme, l'Américaine Charlotte Garrigue, de lointaine origine huguenote. Il initie Husserl, qui étudie principalement l'astronomie et les mathématiques, à la philosophie et lui parle de Brentano avec enthousiasme. " Avec lui, se souvient Husserl en 1936, j'ai suivi les cours de philosophie, à l'époque seulement pour me cultiver et non comme un domaine d'étude. En tant que docteur, il était naturellement bien plus avancé que moi, peu mûr, et il m'a aidé à comprendre les choses et a suggéré les voies vers la pensée indépendante. " ² Les deux amis se sont retrouvés à Vienne où Husserl est venu pour écouter Brentano sur les recommandations de Masaryk. C'est donc Masaryk qui est à l'origine du tournant qui a conduit Husserl vers la phénoménologie. Pendant trois semestres, de l'été 1881 à l'été 1882, les deux étaient en contact très étroit et Husserl fréquentait souvent le petit appartement des Masaryk. " A cette occasion, il eut une influence très profonde sur moi ", écrit Husserl dans la lettre citée. Selon V. K. Škrach, le secrétaire du président Masaryk, même la conversion de Husserl au protestantisme était due à Masaryk qui, catholique, était également devenu protestant. En 1882, Masaryk est nommé professeur de philosophie à Prague et leurs contacts sont désormais principalement épistolaires et épisodiques, même s'ils se sont vus à plusieurs occasions. Lorsque Husserl donne en 1908 un séminaire " en relation avec l'*Essai des principes de la morale* de Hume ", il se sert de la traduction de Masaryk qu'il mentionnera encore à une autre occasion plus tard. Ayant été invité à contribuer au *Festschrift Masaryk*, Husserl a même rédigé deux manuscrits inachevés sur " l'origine logique des concepts universels et sur les objets catégoriels ". ³ Le respect de chacun pour l'œuvre et l'activité de l'autre reste inchangé, au moins dans leur correspondance et les rares contacts personnels. Cependant, en privé, Masaryk commente avec étonnement l'acharnement du phénoménologue Husserl sur les problèmes

². Lettre à F. Jancík, 21.8.1936, in F. Svejkský, *T.G.Masaryk dans le souvenir du philosophe du XXe siècle E. Husserl*. Cf. aussi K. Schuhmann, " Husserl and Masaryk ", in *On Masaryk*, p. 132.

mineurs, et de son côté, selon le témoignage de Patočka, Husserl dit de Masaryk qu'il " n'est pas un philosophe, qu'il n'a pas un système ni une seule pensée originale ". Néanmoins, à l'occasion des conférences de Prague en novembre 1935 dont l'un des initiateurs était Patočka et dont est issue la *Crise des sciences européennes*, Husserl regrettait de ne pas avoir pu revoir son ami qui était déjà gravement malade. A cette époque, Husserl a envisagé le transfert de ses archives et même son installation à Prague. Devant la menace nazie sur la Tchécoslovaquie, il a abandonné son projet.

L'œuvre de Masaryk est unitaire. Cependant, elle peut se distribuer avec une certaine dose d'arbitraire en trois domaines : sociologie, philosophie (prolongée en religion) et politique, et il n'y a aucun champ de la culture où il ne serait pas intervenu en y apportant de nouveaux points de vue et de nouvelles méthodes.

Jusqu'au début de la première guerre mondiale, ses grandes œuvres paraissent d'abord en allemand, ensuite en tchèque, la première étant sa thèse d'habilitation *Le suicide comme manifestation de masse de la civilisation moderne* de 1881 (l'ouvrage de Durkheim a paru en 1897). C'est avec beaucoup d'hésitation que sa thèse a été acceptée par l'Université de Vienne : elle ne traitait ni de la théorie de la connaissance ni de la psychologie ni même de la morale. Elle était visiblement en marge de la philosophie et la sociologie n'était pas encore établie comme discipline académique autonome. Or, pour Masaryk, comme plus tard pour Camus, le suicide est un problème existentiel dont la l'urgence l'emporte sur tous les autres problèmes philosophiques.

Le premier problème philosophique : le suicide

Que trouve-t-on dans *Le suicide* ? D'abord la définition du suicide et la description de différentes manières de se donner la mort. Ensuite, Masaryk examine des extraits des rapports de police, des statistiques, il compare le nombre de suicides selon les pays, les systèmes politiques, la profession, l'âge, le sexe, la religion, le niveau de vie, le degré de misère, le niveau

³. In *Husserliana* XXVII, p. 129-163. Cf. Schuhmann, art. cité, p. 143.

d'éducation, les maladies et même le climat et les saisons. Il se penche sur les causes supposées du suicide. Il analyse les poussées suicidaires et le passage à l'acte des personnes seules, des personnes qui se trouvent dans une situation de détresse ou d'abandon comme la déception amoureuse, de ceux qui sont affligés d'un changement subit du mode de vie dû à la perte d'un être cher ou à la guerre. Le sentiment de culpabilité peut également jouer un rôle important dans la poussée suicidaire. L'influence de l'alcoolisme dont il connaît les ravages dans les villages moraves n'échappe pas à Masaryk. Or, tout cela ne sont que des dispositions, pas des facteurs déclenchant le suicide.

Masaryk cherche un facteur au-delà des causes particulières des suicides particuliers. Pourquoi le nombre de suicides dus à l'amour malheureux augmente-t-il dans les temps modernes (au XIXe siècle) et en particulier dans les pays les plus civilisés, les plus instruits ? Le philosophe-sociologue Masaryk cherche des raisons qu'on ne trouve pas dans les rapports de la police ou ceux des médecins légistes et qu'on ne peut déduire des statistiques et de la recherche empirique.

Tout Masaryk est déjà dans ce livre. Le diagnostique résulte d'une certaine conception de l'homme et d'un certain regard sur l'histoire, tout particulièrement celle des temps modernes. Pour lui, les grandes civilisations parcourent un cycle au terme duquel, avec le progrès et le raffinement de la civilisation, le suicide est de plus en plus répandu et accepté. C'est le cas de la civilisation grecque et romaine à son terme quand les stoïciens préconisent le suicide ; de même la civilisation européenne aboutit aujourd'hui, après l'effondrement de la vision chrétienne du monde, à l'augmentation notable des suicides. " En tant que phénomène social de masse, le suicide est le fruit du progrès, de l'éducation et de la civilisation " (p. 146).

Masaryk reprend à son compte la critique de la civilisation moderne d'Auguste Comte, qu'il rapproche de celle de Novalis dans *Chrétienté et l'Europe* : avec les temps modernes et tout particulièrement avec la Révolution française s'est produite une rupture de l'harmonie sociale. L'homme moderne est suicidaire parce qu'il a perdu la vision unitaire du monde apportée par le christianisme. Un hiatus s'est installé entre les aspirations profondes de l'homme, ses sentiments et ses exigences morales,

et le désordre de la société moderne avec ses institutions carcérales, ses asiles d'aliénés et ses fabriques d'armes. Il en résulte “ un état pathologique de nervosité générale engendré et nourri par les institutions sociales modernes, qui mène d'un côté à la psychose, de l'autre au suicide ” (p. 166). Et Masaryk trouve la confirmation de son diagnostic dans la corrélation des statistiques du suicide et le degré d'irrégiosité de différents pays européens. Le nombre des suicides lui fournit la mesure mathématique de l'état d'une société et les tendances suicidaires sont les plus fortes là où la vie religieuse est le plus ébranlée.

Durkheim, qui mentionne Masaryk dans sa bibliographie mais ne le cite pas, parlera également du dérèglement de la société et de la désintégration lente de tout lien social, qui conduisent au suicide. Cependant, Durkheim reste sur le terrain de la sociologie empirique, alors que Masaryk étaye ses thèses par un vaste panorama historique depuis les peuples primitifs jusqu'à la crise de la civilisation qu'il date depuis le XVIIIe siècle. Plus tard, Freud parlera du malaise de la civilisation. Ne trouvera-t-on un écho du diagnostic de la société moderne établi par Masaryk jusque dans la *Crisis* de Husserl ? Comme Novalis et Comte (et comme plus tard Berdiaïev), Masaryk voit le modèle de l'organisation sociale dans le Moyen Age, où les aspirations de l'homme furent soutenues par une vision globale et unitaire de l'homme et de l'univers et intégrées dans l'ordre social. Peut-être même, avance-t-il, après une période de libertés civiles et de la démocratie bourgeoise, il surgira un “ nouveau Moyen Age ”, comme s'il pressentait obscurément la venue des fanatismes du XXe siècle. L'étude du suicide se transforme en une étude sur l'irrégiosité des temps modernes et en fin de compte en la recherche d'une nouvelle religion. “ Il faut une *religion nouvelle* ”, déclare Masaryk ; ce sera une sorte de christianisme éclairé, toujours nourri aux sources de l'Évangile. Quelle devra être cette religion nouvelle ? Masaryk ne donne là-dessus que quelques indications sommaires : elle doit être à la fois une religion du cœur comme le catholicisme et une religion de la raison comme le protestantisme. Dans *Le suicide*, il consacre un passage émouvant à Jésus. Cependant, en même temps, dans un autre texte, Masaryk écrit que “ la religion ne peut pas nous sauver ; seule la science peut le faire ”.

La philosophie tchèque

Je ne dirai que quelques mots sur les études de Masaryk consacrées aux réflexions sur l'histoire tchèque, notamment *La question tchèque*, *Jan Hus* Karel Havlíček et son étude sur Palacký. Tous ses travaux, y compris *Jan Hus* qui traite davantage de l'interprétation de l'histoire tchèque que de la personne du premier réformateur européen, analysent les problèmes de la renaissance de la nation tchèque au début du XIXe siècle. Pour Masaryk, "la question tchèque est une question religieuse".⁴ Un siècle avant Luther, la révolution hussite et la réforme de Petr Chelčický, inspirateur de la communauté des Frères tchèques (connus à l'étranger comme Frères moraves) ont ébranlé les fondements du système ecclésiastique et politique médiéval. Hus, brûlé comme hérétique à Constance en 1415,⁵ a préconisé la liberté de la conscience en matière de religion. Les Hussites ont même aboli le clergé. De son côté, Chelčický voulait le retour à l'Eglise primitive ; il prêchait le renoncement au monde et l'égalité de tous les hommes. Tolstoï a fait sien sa doctrine de non résistance au mal. Masaryk voyait en Chelčický le sommet de la pensée religieuse tchèque tout en lui opposant sa propre devise "de résister systématiquement au mal".⁶

Masaryk relie le réveil national aux traditions culturelles et religieuses d'avant la conquête autrichienne, notamment aux traditions hussites et à la réforme des Frères tchèques. Après la bataille de la Montagne Blanche en 1620, le royaume de Bohême a perdu l'indépendance et fut transformé en une simple province de l'Empire d'Autriche. Le pays, devenu très majoritairement protestant au XVIe siècle, fut soumis à une recatholisation forcée suivie de la germanisation à outrance. Il a perdu ses élites qui ont émigrées (Comenius par exemple) et pendant presque deux siècles, toute vie intellectuelle fut étouffée. Tout le XIXe siècle tchèque est marqué par l'effort du renouveau de la langue et de la culture tchèque et c'est Masaryk et sa génération qui l'ont conduit à son terme.

⁴ *Jan Hus*, p. 116.

⁵ Il est aujourd'hui réhabilité par l'Eglise catholique.

⁶ *La question tchèque*, p. 220.

Je laisse de côté le rôle si important de Masaryk comme instigateur du renouveau des sciences humaines et de la vie politique dans les pays tchèques. Son effort vers l'émancipation des Tchèques à l'intérieur de l'Empire n'a abouti qu'après la fin de la première guerre mondiale, contrairement aux Hongrois qui ont conquis l'autonomie et égalité des droits avec les Allemands autrichiens en 1867. En 1918, la République tchécoslovaque fut fondée avec à sa tête Masaryk, qui a passé la plus grande partie de la guerre en exil en Suisse, en France, en Angleterre, aux États-Unis et en Russie en combattant pour l'instauration d'un État tchécoslovaque indépendant. Dans le *Requiem pour un empire défunt*, François Fejtö voit même dans Masaryk et son collaborateur Beneš deux fossoyeurs de l'Empire autrichien, responsables de sa dislocation au moment où on envisage de le transformer en fédération de peuples libres. C'est faire trop d'honneur à ces deux personnes, importantes mais non toutes-puissantes. Certainement, sans eux, la carte de l'Europe eut été différente. De son côté Karl Popper a critiqué les principes " réactionnaires " d'autodétermination et d'Etat national, qui ont présidé à la dislocation de l'empire danubien, mais traite néanmoins Masaryk comme " un des plus grands combattants pour la société ouverte ".⁷

Bien avant le livre de Fejtö, j'ai discuté de cette question avec un autre historien d'origine hongroise, Gabor Vermes, de l'Université Rutgers (New Jersey), et nous sommes tombés d'accord. Les haines accumulées le long des siècles entre les peuples de la double monarchie étaient trop tenaces, insurmontables, et de toute façon, la proposition de satisfaire aux exigences des autonomistes tchèques faite par le nouvel empereur Charles Ier en pleine guerre est venue trop tard et était contrecarrée par son entourage hongrois.

Revenons à la philosophie pour dire quelques mots sur la pensée tchèque. La pensée tchèque moderne n'est pas très originale. Elle est essentiellement pratique, tournée vers le monde comme dirait Otto Neurath, et prend ses modèles théoriques à l'étranger, souvent en Allemagne. Ainsi, Wiclif est la source de l'enseignement de Jean Hus, Herbart trouve l'accueil

⁷. *The Open Society and its enemies*, 1950, chap. 12, p. 246 et note 53 : " La Tchécoslovaquie de Masaryk était probablement l'un des meilleurs Etats et les plus démocratiques

auprès des pédagogues, des psychologues et des théoriciens de l'art, Comte et Mill sont des modèles de la philosophie d'inspiration scientifique pour Masaryk, Husserl et Heidegger déterminent l'orientation philosophique de Patočka. Avant 1914, la philosophie tchèque était bilingue et les auteurs tchèques publiaient souvent leur œuvres les plus importantes d'abord en allemand, ensuite seulement en tchèque. C'est également le cas de Masaryk et encore en 1913, son disciple Emmanuel Rádl a fait paraître ses *Geschichte der biologischen Theorien*, ouvrage aujourd'hui classique, d'abord en allemand.

Contrairement aux philosophes de langue allemande qui vivaient et exerçaient leur activité dans les pays tchèques (Bolzano, Mach, le brennante Anton Marty, Carnap pour quelques années) ou qui y sont nés (Husserl, Freud, Gödel), les Tchèques n'ont ni le talent ni le goût pour les analyses conceptuelles fines, pour l'élaboration des systèmes métaphysiques, ni pour l'épanchement des sentiments cosmiques. La philosophie tchèque est terre à terre, elle se veut utilitaire et se préoccupe de problèmes quotidiens concrets, politiques et sociaux. Tous les philosophes tchèques sont en même temps des psychologues, des pédagogues, des sociologues ou théoriciens de l'esthétique. Masaryk luttait contre l'alcoolisme. Quelques années après l'affaire Dreyfus, les pays tchèques, eux-aussi, ont connu un procès antisémite lorsque le juif Hilsner fut accusé du meurtre rituel. Masaryk s'est personnellement engagé dans ce procès et a réussi à réfuter les arguments de l'accusation. Tout en étant un homme profondément religieux et défenseur des droits de la nation tchèque, il combattait l'indifférentisme libéral aussi bien que le cléricalisme. C'est Masaryk qui a guéri Husserl du " faux nationalisme, non éthique, dont le principe est la haine et l'égoïsme sans bornes au lieu de la communauté fraternelle ".⁸ Avec ses amis, il a contribué à détruire la légende de l'ancienneté des *Manuscripts* (des poèmes épiques supposés dater des Xe-XIe siècles), forgés au XVIIIe ou au début du XIXe siècle, et qui étaient censés attester le haut niveau atteint par la civilisation tchèque au début du Moyen Age.

qui ont jamais existé ; malgré cela, elle était édifiée sur le principe d'Etat national, un principe inapplicable dans ce monde-ci ”.

⁸. Lettre à F. Jancík.

Sous la bannière d'Auguste Comte

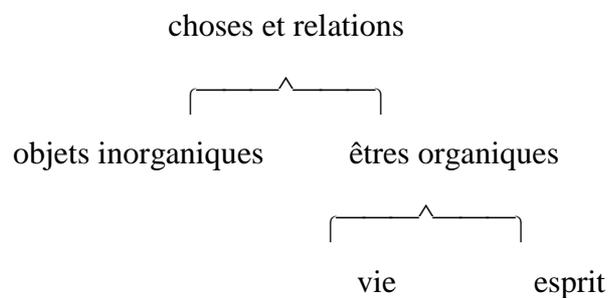
Depuis son arrivée à Prague en 1882, Masaryk est au centre de la philosophie tchèque et de l'évolution culturelle et politique des pays tchèques. Mais ce serait négliger la spécificité de la philosophie dite autrichienne que de le tenir pour un phénomène local tchèque. Comme Husserl, Twardowski, Meinong, Marty et d'autres, il vient de l'école brentanienne, mais très vite, il suit sa propre voie. Voulant élargir l'horizon de la culture tchèque au delà du monde germanique (mais il a toujours apprécié Goethe et même Kant dans une certaine mesure), il vient chercher ses sources d'inspiration chez les Français Comte, Cournot, Renan, mais aussi chez Pascal auquel il a consacré un petit écrit, et chez les Britanniques Jeremy Bentham et Stuart Mill. Pendant toute sa vie, il fréquente Platon. Mais il abandonne les subtilités de la psychologie descriptive brentanienne au profit de la critique socio-psychologique, s'inspirant des grands romanciers russes, avant tout de Tolstoï et Dostoïevsky. C'est à une toute autre psychologie qu'il fait appel: celle qui analyse les ressorts obscurs de l'âme humaine.

Son ouvrage théorique le plus important est l'*Essai de logique concrète* (l'original tchèque de 1885), peut-être le dernier étage de la fusée Auguste Comte. L'influence de Brentano, qui appréciait les positivistes, s'y fait sentir. C'est aussi l'ouvrage de Masaryk qui est le plus proche des préoccupations habituelles des philosophes, puisqu'il s'agit de l'organisation du savoir humain, donc de l'épistémologie ou théorie de la science. Or, même en logique, la pensée tchèque se veut *concrète*: Masaryk ne se préoccupe pas des améliorations à apporter à la logique formelle abstraite, il veut appliquer ses principes à la division du savoir. La classification des sciences figurait autrefois dans la deuxième partie des manuels de logique sous la rubrique *méthodologie*. Auguste Comte en a fait l'ossature de sa philosophie et à peu près en même temps, Bernard Bolzano l'a proclamé comme but ultime de sa théorie de la science. De nos jours, on ne pratique plus cette discipline, abandonnée aux spécialistes des bibliographies et aux bibliothécaires.

Pour Masaryk, la classification des sciences est tout aussi importante que pour Auguste Comte : la logique concrète doit être “ le vrai organon de la philosophie au sens aristotélicien du mot ”. Il propose donc un traité de la méthode scientifique telle qu’elle se manifeste dans l’architecture du savoir.

Qu’est-ce que la science pour Masaryk ? C’est d’abord un système, une construction logique qui se rapporte aux objets d’une certaine espèce, ou encore “ la saisie rationnelle et l’explication des choses dans leur coexistence et leur succession, dans la mesure où elle est possible ” (p. 13). Ni Hume ni Otto Neurath ne renieraient cette formulation minimale et même physicaliste. Masaryk n’emploie à peu près jamais le terme de causalité et sans doute c’est dans cet ouvrage qu’il est le plus près d’Auguste Comte, même s’il refuse de souscrire à son phénoménisme et se déclare réaliste.

Qu’en est-il de la classification des sciences ? Masaryk passe en revue des tentatives antérieures, principalement celles de Comenius, d’Ampère, de Comte et de Spencer. Il accepte celle de Comte avec d’importantes modifications. Il divise les sciences selon leurs objets et cette division correspond aux cinq grandes catégories de choses :



d’où Masaryk conclut qu’il y a sept domaines du savoir et dix sciences théoriques abstraites :

la hiérarchie des sciences. D'autre part, sa classification contient trois sciences qui se trouvent en dehors de la hiérarchie, ce qui rend son système assez hybride. Pourquoi par exemple l'éthique, "science de la parfaite conduite de la vie" est une science pratique relevant de la sociologie, mais l'esthétique forme une discipline théorique abstraite ? Malgré plusieurs autres défauts de sa classification, je crois avec Peter Simons que celle de Masaryk permet de moderniser son schéma et d'admettre de nouvelles disciplines, tout particulièrement celles qui transgressent les frontières établies entre les sciences.⁹

Masaryk adresse trois reproches à Comte : 1) son erreur principale est son phénoménisme qui rend le système linéaire où toutes les sciences sont homogènes, 2) l'exclusion de la psychologie, 3) la séparation du travail philosophique et du travail scientifique. C'est la première erreur qui est fondamentale (elle interdit la recherche des causes), les autres en découlent et Masaryk la critique déjà chez Hume et plus tard aussi chez Kant.¹⁰ Sur ce point Masaryk se sépare radicalement de Comte – ce que ses critiques comme Patočka n'ont pas vu ou compris – tout en gardant l'orientation sociologique de sa philosophie ("la philosophie doit être sociologique").

Quant à la psychologie, qui est "principalement la science de la conscience" (p. 117), Masaryk rappelle que toute notre connaissance doit commencer par le *cogito* :

Entre les phénomènes naturels et les phénomènes psychiques, il y a un hiatus qu'on ne peut aujourd'hui supprimer naïvement en faisant de la psychologie une partie de la physiologie. Nous ne pouvons pas abandonner pour de bon le point de vue anthropocentrique, nous devons prendre comme point de départ de notre pensée scientifique le *cogito* de Descartes. C'est la raison pour laquelle nous ne pouvons pas partager la conception du monde d'Auguste Comte. Son point de vue peut convenir à un être surhumain ou transhumain, mais ne convient pas à l'homme (p. 58).

⁹. "Masaryk explicitly allows for transitional or boundary crossing sciences [...] The source of this admirable flexibility in Masaryk's classification is his largely a posteriori method". P. Simons, "Masaryk and the classification of the sciences", in *T. G. Masaryk und die Brentano Schule*, p. 61.

¹⁰. Sur ces questions, voir l'important essai de Milič Čapek in *On Masaryk*.

La différence entre les deux ordres de phénomènes, ceux qui relèvent des sciences de la nature et ceux qui relèvent de la psychologie, amène finalement Masaryk à concevoir la double hiérarchie des sciences : celles de la nature et celles de l'esprit (*Geisteswissenschaften*).

La tâche de la psychologie consiste en premier lieu à explorer les lois qui régissent les phénomènes psychiques et en second lieu seulement à s'interroger sur l'essence de l'âme, " substrat essentiel des phénomènes psychiques ". C'est au psychologue de dire ce qu'il entend par âme, de même qu'il appartient au physicien et au chimiste – *et non au métaphysicien* – de nous instruire sur la nature de la matière. La psychologie est une science fondée sur l'observation. Quelle observation : l'introspection ? Comte a peut-être raison, l'introspection est peut-être impossible et nous devons nous contenter de l'observation indirecte à l'aide de la mémoire comme l'enseigne Mill. Or, sur ce point décisif, Masaryk suit la leçon de Brentano et de Wundt : notre propre expérience interne jouit d'une évidence immédiate, tout comme l'expérience en physique. La psychologie peut donc à bon droit être considérée comme une science empirique. Comment répondre alors à l'objection suivante : l'évidence de l'expérience immédiate ne porte pas sur l'expérience elle-même, mais sur son contenu. Il s'en suit que le redoublement réflexif n'a pas le caractère immédiat auquel l'introspection prétend ; celle-ci est donc dépourvue d'évidence. Masaryk lui-même l'admet lorsqu'il souligne le rôle de la mémoire.

Comment caractériser les phénomènes psychiques ? Masaryk reconnaît un certain parallélisme, " peut-être même une dépendance causale " (p. 125) entre les phénomènes psychiques et certains processus qui se déroulent dans le système nerveux. Tout d'abord,

les processus psychiques les plus complexes, ceux qui intéressent le plus la science, ne se laissent pas démontrer physiologiquement. Même si l'on pouvait parvenir à formuler les processus psychiques compliqués en termes mathématiques ou mécaniques, nous ne serions pas capables de comprendre ces formules sans la perception interne (p. 125-126).

Masaryk prend à titre d'exemple le personnage de Faust de Goethe. Comment pourrions-nous comprendre les pensées et les émotions de Faust à partir de formules mathématiques ou mécaniques ?

Cette transcription formelle ne pourrait avoir d'autre but que de fixer les processus psychologiques insaisissables et transposer ce qui n'est pas sensible (*das Unsinnliche*) en signes sensibles : aucune mathématique, aucune science de la nature ne peut nous apprendre à interpréter et à comprendre ces signes (p. 126).

Disons quelques mots sur la manière dont il traite la sociologie. Selon Masaryk, Comte a eu peu d'influence en France pour deux raisons : 1) le conservatisme ambiant de la société française, 2) les insuffisances de sa théorie de la connaissance (en particulier son aversion pour la logique) où il en serait resté aux " vellétés du sensualisme lié à la Révolution ". Masaryk explique ainsi les égarements de Comte au sujet de la phrénologie. Il pense également que la dynamique sociale est fondée sur la psychologie, appelée par Comte physiologie. Même si Comte veut être ultra-empiriste en théorie, en réalité, sa méthode est marquée par le rationalisme.

Masaryk s'est toujours voulu réaliste ; dans les *Entretiens* avec Karel Čapek, il préférera le terme de concrétisme pour caractériser sa position philosophique. En philosophie de l'histoire, son réalisme s'enrichit d'une nuance supplémentaire : il s'oppose à l'historisme. Pour Masaryk, l'historisme ne désigne pas seulement une sorte de conservatisme pieux qui s'efforce de préserver immuablement le passé. C'est aussi l'effort pour expliquer le présent en termes du passé, d'expliquer la structure par la genèse. Masaryk inverse le problème : c'est seulement le présent qui permet de comprendre et d'expliquer le passé. On ne peut expliquer la naissance du capitalisme qu'en l'étudiant dans ses formes les plus achevées, à partir du capitalisme actuel. Il en va de même pour les formes de la vie religieuse :

C'est une illusion de penser, comme on le dit parfois, qu'on puisse le mieux saisir par exemple l'essence de la religion par l'étude des sources les plus anciennes, indiennes ou hébraïques. Celui qui ne comprend pas la religion autour de lui en lui-même, ne le comprendra ni dans les Védas ni dans la Bible (*La question sociale*, I, 180).

Ce réalisme du concret se manifeste déjà dans la *Logique concrète* : comme plus tard pour Husserl, pour Masaryk, l'objet ultime de la science sont les objets particuliers, individuels. Malgré sa proximité avec le platonisme, Masaryk partage avec Brentano l'aversion envers les entités abstraites.

En soi, le monde se compose des entités ou êtres individuels et c'est pourquoi l'objet propre et ultime de notre connaissance, ce sont ces choses particulières : cette flèche qui vole, ce métal en fusion, cet animal, cette donnée particulière (p. 17),

même si cet objet ultime ne peut être atteint que grâce à la connaissance des lois abstraites. Masaryk tiendra le même langage dans les *Entretiens* avec Karel Čapek :

L'objet propre de la connaissance est le monde des choses particulières, des individus, des individualités vivantes et non vivantes ; mais nous parvenons à cette connaissance grâce au détour par les sciences abstraites. Connaître signifie connaître la réalité concrète le plus exactement, le plus complètement possible. Or, pour cela, il faut d'abord abstraire et construire théoriquement les éléments constitutifs et les lois générales des choses et des processus, et les articuler dans un système scientifique – sans oublier que le vrai objet et but de la connaissance, c'est ce monde des êtres et des choses uniques qui seul nous est donné (p. 211).

La *Logique concrète* clôt une époque plutôt qu'elle n'ouvre de nouvelles voies. Masaryk reconnaît lui-même qu'il l'avait composé à la hâte et que c'est plutôt une compilation à partir de sources multiples, parfois de seconde ou même de troisième main. Les passages traitant de la psychologie et de la sociologie sont cependant marqués du sceau d'une pensée authentique et de nombreuses remarques et observations personnelles dispersées à travers l'ouvrage méritent d'être méditées. J'en retiendrai deux.

La première touche le concept d'*a priori*.

Lorsque je pense le concept d'*a priori*, écrit Masaryk, je ne pense pas aux formes innées et aux choses semblables, comme on le dit très souvent depuis Kant. Je prends simplement conscience du fait que l'esprit est capable de former par sa propre force certaines

connaissances à côté des concepts obtenus par l'expérience. *A priori* est donc tout ce que l'esprit produit de lui-même par comparaison, analyse et synthèse (*Logique concrète*, p. 73).

La pensée a priori se fonde sur les principes logiques, mais son applicabilité à l'expérience, donc la possibilité de la vérité, suppose l'existence du monde extérieur. La conviction fondée du logicien, obtenue par une réflexion critique, “ se distingue du réalisme naïf moins par le résultat que par l'élaboration méthodique du problème. C'est en ceci, en effet, que consiste la différence entre la pensée ordinaire et la pensée scientifique exacte ” (p. 74). Masaryk tire de ces réflexions la thèse du gradualisme en ce qui concerne la différence entre *a priori* et *a posteriori*. Il est alors “ évident que la différence entre ces deux sortes de connaissances n'est qu'une différence de degré – en d'autres termes – que dans toutes les sciences, à côté de l'expérience, on forme également des concepts a priori conformément aux règles logiques ” (*ibid.*).

La deuxième remarque se rapporte à la linguistique. La linguistique se trouve en dehors de la hiérarchie comtienne des sciences, rectifiée et complétée par Masaryk. Celui-ci y transfère la distinction comtienne entre la statique et la dynamique sociales sous forme de la distinction entre l'étude historique des langues et leur étude statique, c'est-à-dire la grammaire générale. Or, cette distinction (avec la règle méthodologique qui accorde la priorité épistémologique à l'étude de la grammaire des langues actuelles) est décisive pour le Cercle linguistique de Prague. Vilém Mathesius, son fondateur avec Roman Jakobson, l'a reprise de Masaryk et développée dans son étude “ Sur la potentialité des phénomènes linguistiques ” (1911), donc avant le *Cours de linguistique* de Saussure. Dans ce sens, par l'intermédiaire de Masaryk, le structuralisme tchèque est relié par un fil ténu mais réel à la pensée d'Auguste Comte.

Masaryk philosophe de la révolution

Masaryk a consacré trois grands ouvrages à la révolution : *La question sociale* à la révolution à venir, *La Russie et l'Europe* à la révolution russe de 1905 (elle est complétée par le petit écrit *Sur le bolchevisme*, 1921) et *La*

guerre mondiale et notre révolution, (publiée en français sous le titre *La résurrection d'un État*) à la première guerre mondiale. Déjà président de la république, Masaryk a publié sans nom d'auteur une analyse critique du *Mein Kampf* dont il a immédiatement reconnu le danger.

Je ne parlerai ici brièvement que de l'analyse du marxisme par Masaryk. Comme le dit le sous-titre de l'ouvrage, *La question sociale* analyse les fondements philosophiques du marxisme. Pouvait-on s'attendre à un ouvrage pareil de la part d'un philosophe ? Jusqu'alors, le marxisme était tenu pour une doctrine économique qui de surcroît prônait la révolution. Quel philosophe consentira à se plonger dans les volumes indigestes du *Capital*, où il est surtout question de la marchandise, de la plus-value, de l'accumulation du capital, de la rente foncière, de la grande industrie et de la loi de la baisse tendancielle du taux du profit ? Comment Masaryk ose-t-il parler des fondements *philosophiques* du marxisme ?

Je veux montrer par cette étude que le socialisme et en particulier le marxisme est une tentative pour construire tout un système philosophique, qu'il n'est pas seulement une question d'économie politique, même si celle-ci est la seule dont on discute sans cesse. Il apparaîtra alors que le marxisme est pour notre temps et en particulier pour la solution de la question sociale beaucoup plus important qu'on ne veuille l'admettre. Comme je le crois, Marx et Engels gagneront par cette étude même si je réfute leur méthode et leur philosophie. Ils nous obligent à discuter de nombreux problèmes dont on n'a pas parlé jusqu'à présent dans la littérature sur le marxisme (*La question sociale*, I, préf., p. VII).

C'est l'œuvre de Masaryk qui inaugure une longue série d'écrits qui examinent le marxisme comme une doctrine philosophique. Il est toujours actuel – surtout aujourd'hui – parce qu'il permet de comprendre que l'échec et l'effondrement du communisme étaient déjà inscrits dans le projet de ses fondateurs.

L'œuvre de Masaryk est naturellement limitée, étant donné que l'auteur ne pouvait pas connaître les manuscrits du jeune Marx publiés seulement dans les années 1920 et qui auraient permis de corriger l'image de Marx et d'Engels par trop positiviste. En revanche, Masaryk donne la parole aux

auteurs trop souvent réduits au silence par la vulgate marxiste, à Kautsky, à Bernstein et à beaucoup d'autres, et restitue les discussions autour du marxisme dans les dernières décennies du XIXe siècle. Évidemment, il n'y avait pas d'édition des œuvres complètes de Marx et d'Engels, mais Masaryk connaît toute leur œuvre publiée, souvent dans les journaux et revues obscures.

Il examine longuement la formation, les lectures et les influences sur Marx. En peu de mots, pour Masaryk :

– de hégélien allemand, Marx est devenu un positiviste-économiste franco-anglais.

– On ne saurait surestimer l'influence de Feuerbach sur Marx, même là où on ne s'y attendrait pas. C'est surtout l'athéisme. Feuerbach veut "réaliser Dieu en le transformant en l'homme". Dieu de Feuerbach, c'est l'homme fictif, illusoire ; il faut lui rendre son humanité, en faire l'homme sensible, politique et social. L'homme est un être social et la communication entre les hommes est la condition de la conscience et de la raison. C'est chez Feuerbach également qu'on trouve quelques idées qui ornent depuis toujours les vitrines du marxisme : le critère de la praxis, l'idée que la philosophie doit devenir la propriété des masses, la nécessité d'une révolution politique et sociale qu'il faut accepter même si elle est injuste et *parteilich*, conduite dans l'esprit de parti. Feuerbach parle de "l'homme communautaire, communiste" (*Gemeinmensch, communiste*), mais il veut un communisme "raisonnable".

– L'idée de Marx selon laquelle les luttes politiques reflètent les luttes de classes se trouve également dans l'ouvrage *Socialisme et communisme en France aujourd'hui* de Lorenz von Stein (1842). Cependant, selon Masaryk, pour Marx, Saint-Simon est plus important.

– C'est le positivisme qui a exercé l'influence principale sur le marxisme : pour Masaryk, elle est plus importante que celle de différentes doctrines socialistes. En particulier, le positivisme a permis d'éliminer les éléments utopistes présents chez le jeune Marx. Déjà Feuerbach (et même Schopenhauer) est un positiviste, sa doctrine étant formée à partir du "père du positivisme moderne" Hume. A partir de 1843, Marx séjourne en France. Il cite Auguste Comte dans *Le Capital* (le "fétichisme de la mar-

chandise ” est un concept comtien adapté pour les besoins de Marx). C’est le positivisme qui amène Marx à étudier plus profondément l’économie.

– Par matérialisme, Marx et Engels entendent souvent le positivisme ; c’est une philosophie anti-métaphysique qui reconnaît la science de la nature comme science déterminante. Et Masaryk établit l’équation suivante : matérialisme = positivisme = scientisme dans son opposition à la religion.

– On connaît les critiques que Marx et Engels adressent à la philosophie allemande (elle serait vague, idéologique, loin de la vie) ainsi que les éloges qu’ils décernent aux Français et aux Anglais. Ici, Marx se trompe : la philosophie allemande est essentiellement historique et critique comme en témoignent déjà Herder et Lessing ; avec Kant, elle a entrepris la nécessaire critique de la connaissance ; le moi de Fichte inclut aussi l’appel moral et politique de l’homme qui s’est dressé contre Napoléon ; enfin, il y a un lien organique entre les spéculations de Hegel et la politique de sang et d’épée de Bismarck.

Ce rapide résumé doit évidemment être rectifié, tout particulièrement en ce qui concerne l’influence de Comte et ce que Masaryk appelle le positivisme de Marx et d’Engels. Pour Masaryk, le marxisme est quelque chose comme un hégélianisme positiviste. Il a évidemment une conception très large du positivisme : c’est toute doctrine qui combat la métaphysique et la religion au nom de la science et dont le modèle épistémologique vient des sciences de la nature.

Venons en à sa critique du marxisme. Dans la rédaction même du *Capital*, Masaryk voit une évolution : le premier volume est le plus idéologique, le troisième le plus réaliste. Or, entre les deux a paru *L’origine des espèces par la sélection naturelle* de Darwin et à la suite de cette lecture, dans le troisième volume, Marx aurait transformé la lutte de classes en une lutte d’individus. C’est là aussi que Marx a abandonné l’esprit révolutionnaire et l’on sait que, à la fin de sa vie, Engels a tout à fait renoncé à la révolution.

Comme pour la majorité des critiques du marxisme, pour Masaryk, le matérialisme dialectique d’Engels fait problème, il est même une “ contradiction in adiecto ”. Passons charitablement sur les exemples qu’en donne Engels, ainsi que sur la loi de la négation de la négation. D’ailleurs, Engels

lui-même finit par avouer que, pour faire des mathématiques, la méthode dialectique ne suffit pas, qu'il faut aussi savoir calculer. A quoi sert-elle alors ?

C'est théorie de la plus-value qui est au cœur du *Capital*. Elle repose sur la thèse suivante : seul le travail produit de la valeur, la valeur étant définie comme le travail mesurable par sa durée. En découle toute la théorie de l'exploitation selon laquelle ni le capitaliste ni même le marchand ne travaillent. Le travail a donc une valeur absolue. Or, un passage du volume III contredit le volume I : désormais, " la vraie richesse de la société ne dépend pas de la durée du surtravail, mais de la productivité et des conditions plus ou moins riches dans lesquelles se déroule la production " (*Das Kapital*, III, 2, 335). Marx finit par reconnaître également l'influence décisive de la demande et de la concurrence. A la suite de ce revirement, Sombart, avec l'approbation d'Engels, propose d'interpréter la théorie de la valeur de Marx comme un principe régulateur, à la manière des Idées de Kant. Or, pour Marx, les lois économiques qui gouvernent le capitalisme sont de vraies " lois naturelles de la production capitaliste ", comme les lois de Newton en physique. Cependant, dans son dernier article, Engels limite la validité de la loi de la valeur à la période avant le XVe siècle (*La question sociale*, I, p. 339). Sorel se demande alors quelle est sa valeur aujourd'hui. Or, dans le premier volume du *Capital*, la loi de la valeur vaut principalement pour le capitalisme ; c'est une loi spéciale. L'article d'Engels, qui dépeint la naissance du capitalisme de manière évolutionniste, contredit également l'explication donnée par Marx pour qui le capitalisme est la négation du système économique médiéval.

Masaryk reconnaît l'importance du matérialisme historique et partage l'indignation de Marx à l'égard de l'ordre social capitaliste. Sa critique du marxisme suit deux lignes : 1) le désaccord entre les faits historiques et leur interprétation par Marx, 2) l'imprécision des concepts fondamentaux du marxisme, (ceux de matérialisme historique, de relations de production, de valeur et beaucoup d'autres) qui subissent des rectifications au cours de la même œuvre.

Sur de nombreux exemples, Masaryk montre que l'interprétation matérialiste de la religion et de l'art ne permet pas de comprendre leur

spécificité. Comment peut-on expliquer par l'économie l'ardeur de la foi de Hus ou la force de la foi de Luther ?

Cela n'a aucun sens de vouloir expliquer par l'économie la force poétique de Dante, la puissance créatrice de Michelange, le travail scientifique de Newton ; la religion, la morale, la création artistique et scientifique, bref l'« idéologie » sont simplement données (*La question sociale*, I, p. 191).

On connaît la faillite des prévisions de Marx concernant l'évolution du capitalisme. L'aggravation des contradictions du capitalisme devait conduire à la révolution. Or, d'une part, la situation de la classe ouvrière dans les pays évolués s'est considérablement améliorée depuis le premier tiers du XIXe siècle. D'autre part, non seulement les classes moyennes ne rejoignent pas le rang des prolétaires, mais encore elles augmentent en nombre et en bien-être (ce qui confirme également l'évolution de la société capitaliste tout au long du XXe siècle). Que dire de l'affirmation d'Engels selon laquelle la fabrication des armes ne peut plus se perfectionner et que le militarisme se trouve dans une impasse ?

Marx exagère, telle est en somme l'objection principale de Masaryk. Comme Comte, il réduit la place de la psychologie et de l'éthique. Sa critique du capitalisme prétend à l'objectivité propre aux sciences de la nature, mais “ *Le Capital* tout entier, son fondement est éthique. Déjà le concept de plus-value est non seulement économique, mais en même temps éthique et toute l'explication du capitalisme culmine dans l'exploitation des ouvriers par les capitalistes ” (*La question sociale*, I, 157).

C'est justement le caractère unilatéral des explications marxistes qui en impose à Masaryk : il le critique tout en étant fasciné par le marxisme. Une remarque fournit la clé de sa critique du marxisme. Marx est pour Masaryk comme les romanciers français ou anglais qui comprennent tout, qui connaissent d'avance le déroulement de leur histoire, qui prévoient les moindres gestes de leurs héros : il sait tout. “ En économie, je souhaiterais un réaliste à la Tolstoï ou Dostoïevsky : il leur arrive qu'ils ne comprennent absolument pas leurs héros – et ils n'en aient même pas – parce qu'ils les observent ” (*La question sociale*, I, 356). Leurs héros sont comme la vie, ils leur échappent.

Quelle philosophie ?

L'enjeu de la *Logique concrète*, c'est moins l'organisation du savoir que la place de la philosophie dans le système du savoir. Nous avons vu, la philosophie est une discipline englobante, qui n'a pas sa place dans la hiérarchie des sciences, mais qui en achève la classification. Mais peut-on la refouler au-delà de l'horizon de la connaissance positive ? N'est-ce pas dans ce geste qui la confine dans l'achèvement du système de nos connaissances que se manifeste le positivisme latent de Masaryk ? La philosophie, ne doit-elle pas se déployer à l'amont de la science, déterminer son orientation future ? En est-elle capable ? Comme le dit l'historien – non pas un philosophe ! – Bohdan Chudoba,

Dans sa conception [celle de Masaryk], qui s'appuie principalement sur l'Anglais Spencer, elle cesse d'être philosophie, c'est-à-dire l'amour de la sagesse, mise au tout début de l'activité humaine lorsque l'homme se rend compte de sa position dans le monde et de la voie possible où il peut s'engager. Chez Masaryk, ce qu'il appelle philosophie, se trouve au bout de toutes ces voies : elle les complète et résume, en formant ainsi une vision du monde.¹¹

Cependant, lorsque, dans la *Logique concrète*, Masaryk en arrive à la philosophie, brusquement, il change de ton. Le livre qui semble tout être écrit par des plumes étrangères, devient personnel et passionnel. Masaryk passe d'abord en revue ses différentes définitions dont aucune ne le satisfait. Il engage alors un dialogue avec un interlocuteur imaginaire, un autre moi.¹²

– Donnez-moi la philosophie comme vous pouvez me donner par exemple le système social d'Auguste Comte.

¹¹. *Autrefois et maintenant, histoire de la nation tchèque* [en tchèque], Prague, 1946, p. 351. Cependant, selon Chudoba, Masaryk a réussi à briser ses propres principes en affirmant que l'histoire "doit être édifiée sur les fondements philosophiques et sociologiques". Chudoba est également l'auteur d'un ouvrage essentiel pour comprendre l'histoire de la Russie et des pays de l'Europe centrale et orientale : *Russia y el Oriente de Europa*, Rialp, Madrid, 1980.

¹². D'après son propre témoignage, Masaryk menait de tels dialogues avec Zimmermann et à mon avis aussi avec Husserl.

– A quoi cela me sert de savoir que Comte, Descartes et d'autres sont des philosophes ? J'étudie Descartes, j'apprends à connaître ses vues sur les mathématiques, les sciences, la biologie, la psychologie, l'éthique, la logique etc. – Tout cela sont des disciplines scientifiques ; où est la philosophie ?

– Ami, c'est cela qui est malheureux : nous n'avons toujours pas de manuels comparables à ceux des disciplines scientifiques – mais prends, étudie celui-là.

J'étudie donc – et pour ne rien omettre, j'étudie dans l'ordre chronologique les philosophes et certains ouvrages d'histoire de la philosophie, mais à la fin, je n'en sais pas plus qu'au début. J'analyse une masse de définitions de la philosophie – quel triste travail ! L'univers tout entier est parfaitement divisé entre les disciplines scientifiques ; que reste-t-il pour la philosophie ? (p. 250).

C'est justement l'univers, le système des choses dans leur totalité et leur unité qui constitue son objet. La philosophie s'identifie alors à “ la collection de toutes les sciences ” ; de toute façon, elle doit fournir “ une connaissance positive (*sachlich*) du monde ”. Se confond-elle avec une encyclopédie ? C'est chose d'impossible. L'idéal de Masaryk, c'est le philosophe spécialiste qui étudie son objet dans le rapport aux disciplines voisines, mais aussi “ dans la relation consciente avec l'univers, le monde dans sa totalité ” (248). Masaryk exige que chaque philosophe soit spécialiste dans une discipline.

“ Une bonne philosophie ne possède pas une connaissance supérieure des choses, une conception supérieure à celle des sciences. ” Même si la philosophie ne peut pas tout savoir, le but reste toujours la science générale. Dans sa quête de la certitude, Masaryk sociologue finit par privilégier justement la science que Comte a exclue de sa hiérarchie : la psychologie. Elle a une fonction privilégiée dans le processus de la connaissance, car elle opère des synthèses de toutes les sciences, étant donné que toute connaissance est un phénomène psychique. Elle exerce une fonction d'unification qui conduit méthodiquement et systématiquement – sous l'égide de la logique concrète – au système organique des sciences.

Notre état intellectuel est un mélange très spécial entre le mythe et la science : à droite, la philosophie médiévale, à gauche la science moderne, au milieu des tentatives de la philosophie moderne, et partout des partis qui essaient de les concilier. Or, la droite et le centre ont la majorité, mais de facto, c'est la gauche qui mène le bataillon (p. 287).

Où conduit cette philosophie d'inspiration scientifique ? Le but de la connaissance est le monde concret, “ le monde des choses particulières, des individus, des êtres individuels vivant et non vivants ; mais nous parvenons à cette connaissance par les détours des sciences abstraites ”¹³. Dans ces passages des *Entretiens*, Masaryk tient le même langage que Husserl dans la *Crisis* qui lui est contemporaine : “ le vrai objet et but de la connaissance est notre monde des êtres et des choses uniques, le seul qui nous est donné ” (*Entretiens*, p. 211). De plus, la connaissance scientifique n'est ni la seule ni la plus importante. Elle doit être complétée par les arts qui fournissent “ la connaissance humaine la plus élevée ”. Toute la philosophie de Masaryk est une réponse à la question qu'est que l'homme et il ne faut pas “ oublier que c'est l'homme tout entier qui est contenu dans la connaissance ” (p. 226).

Progressivement, Masaryk transgresse l'idéal de la philosophie scientifique et intègre dans sa pensée des éléments de provenance religieuse. Il accepte non seulement le monde matériel, mais aussi le monde spirituel, celui de la conscience, “ il accepte le monde des âmes, il accepte Dieu ” (*Entretiens*, p. 241). Il fonde sa croyance sur les arguments téléologique et cosmologique, même s'il ne qu'il ne sait pas expliquer le problème du mal.

La parcours qui conduit de l'organisation du savoir scientifique s'achève donc par la croyance à l'immortalité. Masaryk finit par faire siens les arguments kantien : la réalisation de la justice n'est possible qu'à condition de reconnaître l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. “ Enfin, l'immortalité se vit déjà maintenant, dans cette vie. Nous n'avons pas l'expérience de la vie après la mort, mais nous avons, nous pouvons avoir déjà maintenant l'expérience que nous vivons la vie authentique et pleinement humaine uniquement *sub specie aeternitatis* (*Entretiens*, p. 247).

¹³. K. Čapek, *Hovory (Entretiens avec Masaryk)*, p. 211. Je cite toujours l'édition tchèque.

L'homme moderne et la religion

Jusqu'à un temps tout à fait récent, dans des cercles soi-disant cultivés, [...] on ne pensait pas à la religion ; pour l'homme de progrès intelligent, la question religieuse ne se pose pas, elle est résolue, résolue depuis très longtemps – c'est ce qu'on disait.¹⁴

Masaryk n'arrive pas à comprendre comment l'opinion selon laquelle la science et la philosophie modernes sont par leur nature opposées à la religion, étant donné que les plus grands penseurs ont consacré aux spéculations sur la religion leurs meilleures forces. Pour lui, l'anticléricisme militant, "la religion forme le contenu essentiel de la vie spirituelle de l'homme" (p. 36). Objectera-t-on que l'irréligiosité est du plus en plus répandue ? "La science, l'art, la morale, appartiennent également à l'essence spirituelle de l'homme – et combien y a-t-il de gens sans une vraie éducation scientifique, sans le sens pour l'art et sans la morale" (*ibid.*). Et s'il y a lutte entre d'une part la philosophie et la science et de l'autre part la religion, cela ne prouve-t-il pas justement que la religion ne leur est pas indifférente ?

Cependant, l'ouvrage, qui est avec les *Entretiens* avec Karel Čapek le livre le plus personnel de Masaryk, semble contredire cette déclaration initiale. Déjà la table des matières est suffisamment éloquente. "Le scepticisme moderne : la religion est la philosophie (Hume) ; Le criticisme moderne : la religion est la morale (Kant) ; Le positivisme moderne : la religion est la superstition (Comte) ; L'historisme moderne : la religion est l'ignorance (Spencer) ; L'humanisme moderne : la religion est l'amour créateur (Augustin Smetana)". Masaryk aurait pu y insérer d'autres chapitres qu'on trouvera plus tard dans sa *Question sociale* : un sur Feuerbach et un autre qui pourrait ici porter le titre : "Le matérialisme moderne : la religion est l'opium du peuple (Marx)".

Le problème de l'irréligiosité moderne ne se confond pas avec celui de l'athéisme. Le seul vrai athée pour Masaryk est Hume (bien que celui-ci

¹⁴. *L'homme moderne et la religion*, p. 35.

envisage la possibilité de l'hypothèse théiste qu'il considère avec une souveraine indifférence) et à la rigueur aussi les deux Mill. Hume réduit la religion à la superstition en lui opposant la vraie philosophie. Il décrit l'influence néfaste de la religion (chrétienne) sur les mœurs et préfère le polythéisme au monothéisme. " Hume écrivait contre la religion avec le poison. Que ceux qui voient dans *l'Antéchrist* de Nietzsche une force extraordinaire lisent Hume [...] " par rapport auquel Nietzsche fait penser à un enfant enragé (p. 44).

Comme la *Logique concrète, L'homme moderne et la religion* se termine par des questions sans réponses. Nous avons besoin d'une synthèse, une synthèse critique, mais laquelle ? " Qu'est que la foi religieuse, que sont les dogmes et leur rapport à la foi philosophique ? Et les rites et la morale, que signifie tout cela ? " (p. 118).

Les *Entretiens* avec Karel Čapek y apportent quelques réponses. En 24 points, Masaryk résume la quintessence de sa philosophie de la religion. Dans ses analyses, Masaryk tient compte uniquement du christianisme dans ses versions catholique, protestante et orthodoxe, et du judaïsme ; même l'islam se trouve au-delà de l'horizon de sa pensée. Quant aux religions orientales, Masaryk s'en est peu occupé, mais à son avis, elles n'occultent pas la religion de Jésus.

La religion est à la fois croyance et doctrine, comprenant des dogmes et des commandements. Pour Masaryk, une religion est de par son essence théiste. Sa source se trouve dans la révélation, accompagnée souvent de miracles. Une religion comporte également des mystères et des symboles. La connaissance religieuse opère avec l'intuition et le sentiment ; les mystiques entrent en contact direct avec Dieu. La croyance religieuse est autoritaire, chaque religion est infaillible, d'où l'intolérance. Or, une religion, c'est aussi l'ensemble des rites, le culte et la prière. Les religions sont donc organisées en Églises avec un état ecclésiastique, le clergé. Une religion est une pratique, elle doit pénétrer toute la vie ; son essence consiste " dans la conscience de la dépendance de l'homme à l'égard de la divinité,

de Dieu [...] elle est confiance et espoir, l'espérance étant l'essence de la religion ”.¹⁵

Quant à la foi personnelle de Masaryk, elle se résume en croyance en un Dieu créateur, en immortalité et en un “ au-delà ”. C'est Jésus qui est le modèle de la piété et de la morale ; selon lui, “ l'amour de Dieu plein d'amour, l'amour du prochain et même l'amour de l'ennemi, donc pénétré de l'humanité la plus pure, font l'essentiel de la religion ” (*Entretiens*, p. 263). Christianisme sans dogmes, vécu en contact direct avec l'enseignement de Jésus, tel est le dernier mot de Masaryk en matière de religion.

Bibliographie

Œuvres principales de Masaryk

Der Selbstmord als soziale Massenerscheinung der modernen Civilisation (Le suicide comme manifestation de masse de la civilisation moderne), Vienne, 1881.

Blaise Pascal, jeho život a filosofie, (B. P., sa vie et sa philosophie), Prague, 1882.

Počít pravděpodobnosti a Humova skepse, Prague, 1883, en allemand *David Hume's Skepsis und die Wahrscheinlichkeitsrechnung*, Vienne, 1884.

O studiu děl básnických (De l'étude des œuvres poétiques), Prague, 1884.

Základové konkrétné logiky (Fondements de la logique concrète), Prague, 1885 ; en allemand sous le titre *Versuch einer concreten Logik*, Vienne, 1887.

Česká otázka (La question tchèque), Prague, 1895.

Karel Havlíček, Prague, 1895.

Jan Hus, Prague, 1896.

Moderní člověk a náboženství (L'homme moderne et la religion), Prague (articles dans *Naše doba*), 1896-1898.

Otázka sociální. Základy marxismu filosofické a sociologické (La question sociale, fondements philosophiques et sociologiques du marxisme), Prague, 1898, en allemand sous le titre *Die philosophischen und soziologischen Grundlagen des Marxismus*, Vienne, 1899.

Die Ideale der Humanität, Vienne, 1892 ; trad. fr. *L'idéal d'humanité*, Paris, 1930.

Palackého idea národa českého (L'idée de la nation tchèque de Palacký), Prague, 1912.

Russland und Europa. Studien über die geistigen Strömungen in Russland (La Russie et l'Europe, études sur les courants d'idées en Russie), 2 vol., Jena, 1913 ; éd. tchèque 1919-1921 ; la 2^{ème} éd. anglaise sous le titre *The Spirit of Russia*, London-New York, 1955, contient également le volume III, paru en 1967 (original all. du vol. III, Vienne, 1995).

¹⁵. K. Čapek, *Hovory (Entretiens avec Masaryk)*, p. 259.

L'Europe nouvelle, (imprimé comme manuscrit) Paris, 1918.

Sur le bolchevisme, Genève, 1921.

Les problèmes de la démocratie. Essais politiques et sociaux, Paris, 1924.

Die Weltrevolution, 1914-1918, Berlin, 1925 ; trad. fr. sous le titre *La résurrection d'un Etat : Souvenirs et réflexions, 1914-1918*, Paris, Plon, 1930.

Traduction de Hume, *Eine Untersuchung über die Prinzipien der Moral*, Vienne 1885.

Sur Masaryk

K. Čapek, *Hovory s T.G. Masarykem*, éd. complète Prague, 1990 ; trad. fr. *Entretiens avec Masaryk* par M. David, Paris, 1936, rééd. Ed. de l'Aube, 1991 (il est à regretter que cette traduction. ne contient pas la partie III, essentielle, qui est la meilleure introduction à la pensée de Masaryk).

K. Schuhmann, "Husserl and Masaryk", in *On Masaryk*.

A. Soubigou, *T. G. Masaryk*, Paris, Fayard, 2002.

F. Svejkský, *T.G. Masaryk dans le souvenir du philosophe du XXe siècle E. Husserl* (en tchèque), Centre culturel Velehrad-Chicago, s.d.

Thomas Garrigue Masaryk : européen et humaniste, ed. V. Peška et A. Mares, Paris, Etudes et documentation internationale, 1991.

T. G. Masaryk und die Brentano Schule, ed. J. Zumr et Th. Binder, Praha-Graz, Fil. Ústav ČSAV, 1992 (textes de R. Chisholm, J. Brandl, P. Simons, J. Wolenski, M. Čapek, J. Zumr, J. Sebestik et al.).

T. G. Masaryk in Perspective, Comments and Criticism, ed. M. Čapek et K. Hrubý, SVU Press, 1981 (textes de J. Patočka, M. Čapek E. Kohák, R. Jakobson, V. Černý, R. Wellek, J. Voskovec et al.).

On Masaryk, Texts in English and German, ed. J. Novák, Amsterdam, Rodopi, 1988 (textes de R. Wellek, R. Haller, R. Jakobson, J. Patočka, R. Scruton, K. Schuhmann, M. Čapek, E. Kohák, J. C. Nyíry, O. Weinberger et al.).

Jan Sebestik

Que pouvons-nous apprendre de Masaryk ?

Si je devais résumer en une phrase l'essentiel de la pensée de Masaryk, je dirais qu'il est l'un des premiers grands analystes des révolutions des temps modernes.¹⁶ C'est au phénomène révolutionnaire qu'il a consacré ses œuvres les plus importantes : *La question sociale* (parue en allemand sous le titre *Fondements philosophiques et sociologiques du marxisme*) à la révolution à venir, *La Russie et l'Europe* à la révolution russe de 1905, ouvrage complété par l'étude *Sur le bolchevisme* (Genève 1921), le tout couronné par *La révolution mondiale* qui rapporte son action pendant la guerre de 1914 en vue de la création de la Tchécoslovaquie (trad. fr. sous le titre *La résurrection d'un Etat : Souvenirs et réflexions, 1914-1918*, Paris, Plon, 1930). Il en va de même pour ses travaux consacrés à l'histoire de son pays. Sa pensée ne cesse de tourner autour de la révolution hussite, un des sommets de l'histoire tchèque. Mais avant de revenir sur ses analyses des révolutions, je voudrais dire quelques mots sur sa formation philosophique.

Josef Zúmr nous a présenté les sources principales de sa pensée, à savoir Brentano, le positivisme français et anglais et Platon Soulignons l'importance du climat philosophique et culturel viennois dans les années 1870. L'enseignement de Brentano, conjointement avec l'influence lointaine et plutôt indirecte de la pensée de Bolzano, a donné naissance à un style philosophique spécifiquement autrichien en opposition complète à la philosophie allemande dominée par l'idéalisme postkantien. Pour Masaryk qui est l'un de ceux qui, au-delà de monde germanique, ouvrent les fenêtres vers la France et la Grande Bretagne, l'influence française est parmi les plus importantes. Le *cogito* cartésien intervient de manière décisive dans sa *Logique concrète*, permettant d'introduire la psychologie comme science fondamentale au sein de la hiérarchie des sciences. On verra dans quel sens Pascal constitue un des pôles de sa réflexion. Auguste Comte fournit le schéma fondamental pour la classification des sciences dans la *Logique concrète*. Si, au XIXe siècle, la philosophie allemande est fermée aux influences venues d'ailleurs, la philosophie pratiquée dans l'empire des Habsbourg est ouverte aux influences étrangères, anglaises, françaises et même, dans le cas de Masaryk, russes et américaines. Cette philosophie est réaliste avec de forts accents empiristes, elle est favorable au positivisme, elle s'inspire des méthodes des sciences et par ses prolongements, la sociologie, la psychologie, la pédagogie, l'esthétique, elle vise l'efficacité pratique. Dans ce sens, Masaryk est un de ses représentants les plus accomplis.

Il s'est lié d'amitié avec plusieurs membres importants de l'école de Brentano et a correspondu avec quelques uns d'entre eux, par exemple avec Meinong. Sa rencontre à Leipzig en 1876 avec son jeune compatriote Husserl, alors étudiant de mathématiques et de physique, est décisive pour le changement d'orientation du futur fondateur de la phénoménologie. Ils deviendront amis et une oreille attentive peut déceler l'écho de leurs discussions lors du séjour viennois de Husserl dans la *Logique concrète* et dans bien d'autres ouvrages de Masaryk.

Disons quelques mots sur la *méthode* de Masaryk. Il est sociologue, mais en réalité, il pratique cette discipline comme *psychologue* qui analyse les grandes tendances

¹⁶. Sur la philosophie de Masaryk, voir

sociales telles qu'elles se révèlent principalement dans l'art et la littérature. C'est en psychosociologue qu'il analyse les raisons des poussées suicidaires. Dans *Le Suicide*, il fait usage des enquêtes et des statistiques qui corroborent ses thèses sur l'augmentation des tendances suicidaires depuis la fin du XVIII^e siècle. Cependant, au-delà des causes des suicides qui peuvent apparaître à travers les rapports de police ou de médecins légistes, son propos vise les causes profondes cachées, liées à la rupture de l'harmonie sociale à la suite de la pensée des Lumières et de la Révolution française. La sociologie de Masaryk est nourrie moins des rapports et des statistiques et davantage des œuvres des grands créateurs et analystes de l'âme humaine comme Tolstoï et Dostoïevsky.

Masaryk est réaliste et se dit même *concrétiste* : pour lui, le but ultime de la connaissance est la connaissance des choses particulières concrètes, la connaissance des individus. En philosophie de l'histoire, son réalisme s'enrichit d'une nuance supplémentaire : il s'oppose à l'historisme. Pour Masaryk, l'historisme ne désigne pas seulement une sorte de conservatisme pieux qui s'efforce de préserver immuablement le passé. C'est aussi l'effort pour expliquer le présent en termes du passé, d'expliquer la structure par la genèse. Masaryk inverse le problème : c'est seulement le présent qui permet de comprendre et d'expliquer le passé. On ne peut expliquer la naissance du capitalisme qu'en l'étudiant dans ses formes les plus achevées, à partir du capitalisme actuel. Il en va de même pour les formes de la vie religieuse :

“ C'est une illusion de penser, comme on le dit parfois, qu'on puisse le mieux saisir par exemple l'essence de la religion par l'étude des sources les plus anciennes, indiennes ou hébraïques. Celui qui ne comprend pas la religion autour de lui en lui-même, ne le comprendra ni dans les Védas ni dans la Bible ” (*La question sociale*, I, p. 180).

Or, paradoxalement, la sociologie et la philosophie de Masaryk se nourrissent essentiellement de l'histoire de la philosophie. Toutes ses grandes œuvres, *Le suicide*, *L'essai de logique concrète*, *La question sociale*, *La Russie et l'Europe* et même une de ses œuvres les plus personnelles, *L'homme moderne et la religion*, contiennent de longs passages où l'histoire de la philosophie est appelée en témoin et sert d'argumentaire. *Les idéals d'humanité* (1892, trad. fr. 1930) sont une critique des théories éthiques modernes, en fait de celles du XIX^e siècle ; et le lecteur constate d'ailleurs aujourd'hui avec étonnement combien peu y a ajouté le XX^e siècle.

Masaryk philosophe de la révolution. Déjà son premier livre *Le suicide* esquisse le schéma de l'histoire de l'humanité qui sera développé, précisé et complété dans les ouvrages ultérieures. Masaryk reprend les analyses de Novalis et d'Auguste Comte : l'homme moderne est suicidaire parce qu'il a perdu la vision unitaire du monde apportée par le christianisme. L'irreligiosité moderne a installé un hiatus entre les aspirations profondes de l'homme, ses sentiments et ses exigences morales, et le désordre de la société. Il en résulte “ un état pathologique de nervosité générale engendré et nourri par les institutions sociales modernes, qui mène d'un côté à la psychose, de l'autre au suicide ” (*Le suicide*, p. 166). Même si aujourd'hui, après Freud, nous en savons davantage sur la perte du sens de la vie et les raisons du suicide, la vision panoramique du conflit entre d'une part le mouvement d'émancipation vers la liberté et la démocratie et d'autre part l'ordre ancien fondé sur la théocratie garde sa puissance explicative. C'est ce mouvement profond qui se manifeste par des explosions soudaines et brutales, des révolutions. Masaryk, malgré sa nostalgie pour l'ordre ancien enraciné dans le cosmos et consacré par la foi, se range, on dirait malgré lui, en dépit de ses tendances profondes, du côté de la révolution, qui doit cependant être une “ révolution des têtes et des cœurs ”.

En quoi consiste l'*unité* de la pensée de Masaryk ? Visiblement, à cette question, la philosophie seule n'est pas capable d'apporter une réponse. Lorsque Masaryk est arrivé à Prague après sa nomination de professeur à l'université tchèque en 1882, il s'est présenté au public par deux conférences, l'une consacré à Blaise Pascal, l'autre au scepticisme de Hume et au calcul des probabilités. Symboliquement, il a ainsi marqué les termes extrêmes entre lesquels se mouvait sa pensée. A la fin de sa conférence sur Pascal, Masaryk a rappelé une pensée de Coleridge qui divise les philosophes selon leur tempérament en platoniciens et en aristotéliens : " les uns, les platoniciens, ressemblent davantage aux poètes, les autres, les aristotéliens, sont par leur nature des savants. Il semble que ces contraires se complètent. Comme Aristote s'est associé à Platon, de même à notre époque Mill se réfère à Comte, et Hume concourrait avec Pascal. Qui devons-nous, pouvons-nous aimer davantage, Platon ou Aristote, Pascal ou Hume ? "

Or Masaryk, qui a par ailleurs déclaré avoir corrigé Platon par Hume, est incapable de choisir : " Lorsque je pose cette question à moi-même, une fois je choisis l'un, une autre fois l'autre. La vie humaine est telle que parfois, notre âme s'enflamme et cherche alors la paix dans les régions supraterrrestres ; en d'autres moments, elle se réjouit de la vie terrestre ordinaire et y trouve sa satisfaction. Une philosophie conçue à moitié dans l'esprit de Pascal, à moitié dans l'esprit de Hume, n'offrirait-elle pas cette disposition de l'âme qui satisferait à la fois le sentiment et la raison ? "

La philosophie ne peut alors qu'osciller entre deux directions opposées, elle ne peut que se heurter à l'antinomie sans l'espoir de la dénouer. Comme le montrent les *Entretiens avec Masaryk* de Karel Čapek, ce livre merveilleux dont malheureusement la troisième partie dédiée à la philosophie et à la religion n'est toujours pas traduite en français, l'ultime fondement de la pensée de Masaryk, susceptible de lui conférer l'unité est la religion. Et il semble bien que ce soit Platon qui a conduit Masaryk sur le chemin qui permet de résoudre l'antinomie par un appel à la foi sans abandonner les exigences de la raison. La religion de Masaryk est une sorte de christianisme éclairé, catholique selon le cœur, protestant selon la raison. On peut se demander – et le grand écrivain et essayiste František Šalda a posé la question, – dans quelle mesure ce christianisme, agissant à l'intérieur la société à laquelle il est intégré, est compatible avec l'idéal de l'Union des Frères dont Masaryk se réclame si souvent. Peut-on mener une vie authentiquement chrétienne au sein de la société des hommes, au sein du labyrinthe du monde ? Le christianisme selon Chelčický inspirateur de l'Union des Frères (et bien plus tard aussi de Tolstoï), n'exige-t-il pas la rupture complète avec le monde où règne la corruption et le péché ? L'opposition des philosophies entre lesquelles il est impossible de choisir, ne resurgit-elle pas au sein du christianisme lui-même ?

Pour sa part, après des années de réflexion et d'enseignement, conformément au vœu de Platon, Masaryk a choisi l'action au sein des hommes. A l'instar de tant de penseurs tchèques, Hus, Comenius et Bolzano, il a fini par descendre dans la cité et est devenu philosophe-roi. Sans lui et le concours de ses amis, Beneš en particulier, on ne saurait imaginer la formation et le maintien pendant deux décennies de cet îlot de liberté et de démocratie où florissaient les sciences, les arts et les lettres.

Bibliographie

Œuvres principales de Masaryk

- Der Selbstmord als soziale Massenerscheinung der modernen Civilisation (Le suicide comme manifestation de masse de la civilisation moderne)*, Vienne, 1881.
- Blaise Pascal, jeho život a filosofie, (B. P., sa vie et sa philosophie)*, Prague, 1882.
- Počet pravděpodobnosti a Humova skepse*, Prague, 1883, en allemand *David Hume's Skepsis und die Wahrscheinlichkeitsrechnung*, Vienne, 1884.
- O studiu děl básnických (De l'étude des œuvres poétiques)*, Prague, 1884.
- Základové konkrétné logiky (Fondements de la logique concrète)*, Prague, 1885 ; en allemand sous le titre *Versuch einer concreten Logik*, Vienne, 1887.
- Česká otázka (La question tchèque)*, Prague, 1895.
- Karel Havlíček*, Prague, 1895.
- Jan Hus*, Prague, 1896.
- Moderní člověk a náboženství (L'homme moderne et la religion)*, Prague (articles dans *Naše doba*), 1896-1898.
- Otázka sociální. Základy marxismu filosofické a sociologické (La question sociale, fondements philosophiques et sociologiques du marxisme)*, Prague, 1898, en allemand sous le titre *Die philosophischen und soziologischen Grundlagen des Marxismus*, Vienne, 1899.
- Die Ideale der Humanität*, Vienne, 1892 ; trad. fr. *L'idéal d'humanité*, Paris, 1930.
- Palackého idea národa českého (L'idée de la nation tchèque de Palacký)*, Prague, 1912.
- Russland und Europa. Studien über die geistigen Strömungen in Russland (La Russie et l'Europe, études sur les courants d'idées en Russie)*, 2 vol., Jena, 1913 ; éd. tchèque 1919-1921 ; la 2^{ème} éd. anglaise sous le titre *The Spirit of Russia*, London-New York, 1955, contient également le volume III, paru en 1967 (original all. du vol. III, Vienne, 1995).
- L'Europe nouvelle*, (imprimé comme manuscrit) Paris, 1918.
- Sur le bolchevisme*, Genève, 1921.
- Les problèmes de la démocratie. Essais politiques et sociaux*, Paris, 1924.
- Die Weltrevolution, 1914-1918*, Berlin, 1925 ; trad. fr. sous le titre *La résurrection d'un Etat : Souvenirs et réflexions, 1914-1918*, Paris, Plon, 1930.
- Traduction de Hume, *Eine Untersuchung über die Prinzipien der Moral*, Vienne 1885.

Sur Masaryk

- K. Čapek, *Hovory s T.G. Masarykem*, éd. complète Prague, 1990 ; trad. fr. *Entretiens avec Masaryk* par M. David, Paris, 1936, rééd. Ed. de l'Aube, 1991 (il est à regretter que cette traduction. ne contient pas la partie III, essentielle, qui est la meilleure introduction à la pensée de Masaryk).
- K. Schuhmann, "Husserl and Masaryk", in *On Masaryk*.
- A. Soubigou, *T. G. Masaryk*, Paris, Fayard, 2002.

- F. Svejkský, *T.G.Masaryk dans le souvenir du philosophe du XXe siècle E. Husserl* (en tchèque), Centre culturel Velehrad-Chicago, s.d.
- Thomas Garrigue Masaryk : européen et humaniste*, ed. V. Peška et A. Mares, Paris, Etudes et documentation internationale, 1991.
- T. G. Masaryk und die Brentano Schule*, ed. J. Zumr et Th. Binder, Praha-Graz, Fil. Ústav ČSAV, 1992 (textes de R. Chisholm, J. Brandl, P. Simons, J. Wolenski, M. Čapek, J. Zumr, J. Sebestik et al.).
- T. G. Masaryk in Perspective, Comments and Criticism*, ed. M. Čapek et K. Hrubý, SVU Press, 1981 (textes de J. Patočka, M. Čapek E. Kohák, R. Jakobson, V. Černý, R. Wellek, J. Voskovec et al.).
- On Masaryk*, Texts in English and German, ed. J. Novák, Amsterdam, Rodopi, 1988 (textes de R. Wellek, R. Haller, R. Jakobson, J. Patočka, R. Scruton, K. Schuhmann, M. Čapek, E. Kohák, J. C. Nyíry, O. Weinberger et al.).